

Anaïs,

Voilà. C'est fini, nous deux. Nous sommes divorcés. La maison est vendue. Tu as emporté tes affaires. J'ai pris les miennes. Chacun sa route. On est divorcés, oui, et je ne peux pas ne pas avoir le sentiment d'un épouvantable gâchis. Comment en est-on arrivés là, toi et moi ? Mais comment ? Comment, en trois ans, a-t-on pu réduire à néant dix-huit ans de bonheur ? Oui, j'ose le mot, de bonheur. En arriver à se haïr ? Parce que c'est bien de cela qu'il s'agit. On se détestait à la fin. On se détestait de toute notre âme.

Tu vas peut-être, sûrement même, lever les yeux au ciel et hausser dédaigneusement les épaules, comme tu sais si bien faire. Et cette lettre va sans doute finir à la corbeille. Et puis peut-être pas. Dans les derniers temps, nous ne pouvions pas échanger deux mots sans que tout dégénère. Sans que le ton monte et que tout véritable dialogue soit absolument impossible. Alors je me berce de l'espoir que, par écrit, surtout maintenant qu'un peu de temps a passé, nous allons pouvoir nous expliquer tranquillement. Essayer de comprendre quand et comment nous avons fait fausse route. Ce qui, j'en suis convaincu, devrait nous être utile. Aussi bien à l'un qu'à l'autre. Par où commencer ?

Ou par quoi ? Par ce qui, au moins en apparence, a mis le feu aux poudres. Même si je suis convaincu que ce n'est pas l'essentiel, qu'il ne s'agit que de la partie émergée de l'iceberg. Par nos amants respectifs. Je n'ai jamais compris (ou tu n'as jamais su m'expliquer) pourquoi tu avais eu cette liaison avec Fred. Par besoin de te prouver que tu pouvais encore séduire ? Par ennui ? Par envie de renouveau sexuel ? Parce que tu étais lasse de moi ? Pour me faire du mal ? Peut-être est-ce, finalement, pour toutes ces raisons à la fois. Ou pour aucune. Pour un tout autre motif auquel il ne me vient pas à l'idée de penser ?

Tu as cru, quand de mon côté j'ai commencé à fréquenter Marguerite, que c'était pour me venger. Pour te punir de la relation que tu avais avec Fred. Penses-tu vraiment que je puisse être aussi mesquin ? Non. Mais tu avais tellement répété, sur tous les tons, que l'amour était quelque chose d'exclusif. Qu'on ne pouvait aimer qu'une seule personne à la fois. Que, sinon, c'était qu'on n'aimait pas... Je n'étais pas de cet avis. J'étais convaincu que personne n'appartient à personne. Qu'on peut parfaitement aimer sincèrement deux personnes à la fois. Voire plus. Que chacune t'apportera quelque chose de différent. D'unique. T'enrichira. Tu ne partageais malheureusement pas mon point de vue. Et je ne voulais pas courir le risque de te perdre. Alors, pendant de longues années, je suis resté sagement dans les clous. Fidèle. Même si j'ai souvent souffert de ne pas pouvoir me rapprocher de telle ou telle avec laquelle je sentais que j'aurais pu être en harmonie. Que nous aurions pu nous apporter beaucoup

l'un à l'autre. Et puis tu as eu Fred. Tu as fait ce que je rêvais depuis si longtemps de faire. Sans doute pas pour les mêmes raisons. Pourquoi, dès lors, aurais-je continué à me raboter ? À réfréner mes élans ? Et, oui, il y a eu Marguerite.

Voilà. La balle est maintenant dans ton camp. J'aimerais beaucoup que nous puissions parler de tout cela à cœur ouvert. Si tu le veux, bien sûr !

Je t'embrasse.

Henry

2

Henry,

Le monde à l'envers !

Je crois rêver. Pire, je suis en plein cauchemar et cette lettre que je viens de recevoir est un canular de très mauvais goût. J'espère l'attaque de morts-vivants qui forceront le passage et ouvriront la porte de la rationalité dans ma tête. Je me réveillerai en sueur, tremblante... mais en sécurité sous ma couette, dans mon nouveau chez moi où tu ne viendras jamais.

Toi et tes belles phrases. Toi, l'écrivain à succès. Tu berces les gens de douceur et de bienveillance dans tes romans tordus mais moi, Henry... moi, je sais qui tu es vraiment. Aujourd'hui, tu regardes le ciel à travers une fenêtre blindée, dans une cellule bien trop confortable. Rang social, notoriété et portefeuille permettent de bien vilaines choses. Tes balades journalières consistent à faire le tour d'une cour criminelle. Les plateaux repas remplacent ces interminables déjeuners d'affaires et tu dois, j'en suis plus que certaine, vriller l'esprit de tes camarades de cantine de tes paroles envoûtantes. Les gardiens te mangent dans la main puisqu'ils ont autorisé ce semblant de mea-culpa épistolaire, si tant est que je poste ma lettre. Cela... je dois encore y réfléchir.

Tu es un meurtrier, Henry, et tu as rayé de la surface de la Terre la seule personne qui t'aimait encore. Tu as noyé Marguerite dans l'Atlantique. Te rends-tu compte de l'impact de cette mort tragique et de la fragilité de ton cerveau malade ? La Une de tous les journaux. Les chaînes télévisées. Les journalistes n'ont même pas souillé ton nom, tant la stupeur était immense. Tu oses parler de mes faiblesses. D'adultère. De Fred. Mais parlons-en de mes frasques ! Ou plutôt de tes envies délirantes de nouvelles expériences afin d'enrichir tes écrits romanesques. Qui nous a présentés ? Qui nous a insidieusement poussés au vice ? Comment s'appelle ce roman déjà ? Ton roman. Ton histoire. *« Ressentir profondément l'écriture parce que tu vivais les instants et les situations »*... c'est ce que tu disais, non ? Quelque chose dans le genre. Tu as trouvé Fred dans un bar parisien au beau milieu de la nuit. Il se relevait à peine d'un chagrin d'amour. Force est de constater qu'il était tout aussi faible que moi et que tous les autres puisqu'il a accepté ton invitation à la débauche en un rien de temps. Peut-être était-ce pour cette somme innommable de fric qui est arrivée comme par magie sur son compte en banque ? Et puis, le matin suivant, Fred était dans l'une de nos chambres d'amis, dans cette fichue maison trop imposante et froide de manque de vie. Moi, je voulais des rires d'enfants et toi, simplement les cliquetis incessants de ta machine à écrire. Une histoire d'adultère dans un manoir sur la côte Atlantique. Le sel, le sable, le sexe.

Tu sais ce qui me débecte le plus, Henry ? C'est de savoir que, de derrière tes barreaux, tu écriras un bouquin

meilleur que tous les autres. Qu'il sera Le roman de la décennie. Tu as encore gagné et je vais jouer le jeu. Cartes sur table. Rien que la vérité, s'il te reste un rien d'honnêteté... Si seulement.

On verra bien.

Anaïs.

3

Anaïs,

JE N'AI PAS TUÉ MARGUERITE ! Non, mais te rends-tu compte de ce que j'ai pu vivre ces dernières années ? L'horreur ! Parce que non seulement je l'avais perdue. Non seulement c'en était fini de la chaleur de nos deux corps soudés l'un à l'autre, fini de tout ce qu'on partageait, de tout ce qu'on échangeait, de nos interminables promenades le long de l'océan, mais il m'a fallu faire l'objet d'infâmes accusations. Me défendre, tant bien que mal, pied à pied, alors que les apparences étaient contre moi. Que j'étais le coupable idéal. Que, quoi que je dise, quoi que je fasse, ça se retournait systématiquement contre moi. Je n'avais qu'une envie, qu'un désir, c'était que tout ça s'arrête enfin. Qu'on me laisse en paix. Et, oui, j'ai avoué. Parce que, tout simplement, je n'en pouvais plus. J'ai avoué ce que je n'avais pas fait. Je n'ai pas tué Marguerite.

Alors qui ? Qui l'a fait ? J'ai bien des soupçons que je vais m'efforcer de transmuter en certitudes. Là, en prison, j'y consacre tout mon temps et toute mon énergie. Et quand je saurai, quand je serai sûr, le vrai coupable, je peux te jurer que je la lui détruirai, son existence. Je la lui rendrai insupportable. Infernale. Je ferai en sorte qu'il n'aspire plus qu'à une chose : la quitter, sa vie.

En être délivré. Quant à Fred... Parlons-en de Fred ! Ça faisait des semaines et des semaines que ça te démangeait. Que t'avais envie d'autre chose. Que tu m'en voulais de passer ma vie à écrire. Du matin au soir. De ne plus me consacrer à toi. Au moins un minimum. Je n'y peux rien. Je suis comme ça : quand je tiens un sujet, quand il m'habite, il n'y a plus que ça qui compte : écrire, écrire et encore écrire. Plus rien d'autre n'a d'importance. Et toi, délaissée, tu t'étais mise à rêver. D'autres bras que les miens. D'autres hommes. Crois-tu que j'étais dupe des soupirs étouffés qui t'échappaient parfois, la nuit, quand tu me croyais endormi ? C'était compréhensible. C'était légitime. Alors, Fred, oui, je te l'ai jeté dans les bras. J'ai suscité la rencontre. C'est ton type d'homme, avec un de ces regards de velours comme tu les aimes. Qui t'enchantent. Et bien sûr que je savais ce qui allait se passer. Tu allais fondre. Tu ne pourrais pas résister. C'est ce qui s'est produit. Tu t'es abandonnée dans ses bras. Complètement.

Et ce qui, au départ, ne devait être qu'un coup d'un soir, s'est épanoui en relation longue durée. Tu y as trouvé pleinement ton compte. Ce qui m'arrangeait bien. Ce qui me déculpabilisait. Je pouvais, sans arrière-pensées, m'immerger dans mon écriture. Et même, la nourrir de vous. De ce que j'en voyais. De ce que j'en sentais. De ce que j'en devinais. Tu t'étais toujours refusée à admettre qu'on pouvait parfaitement vivre deux relations en parallèle. Simultanément. Et voilà que tu le faisais. Et que tu t'y épanouissais. J'étais aux anges. Enfin ! Les